

le révoqua de ses fonctions : mais celui-ci, loin de se soumettre aux ordres du saint-père, intrigua, distribua de l'argent aux autres cardinaux, les détacha de son parti, et les détermina à se réunir en concile pour élire un nouveau pape. Les Florentins, gagnés par ses promesses, autorisèrent la tenue d'un synode dans la ville de Pise, et le résultat de cette assemblée fut la déposition de Grégoire et l'élection de Pierre Philargi. Nous avons vu comment le cardinal Balthasar avait exercé la souveraine autorité sous ce nouveau pape, et de quelle manière il s'était défait d'Alexandre V pour s'emparer de la tiare.

Dès le lendemain de son élection, le saint-père, par reconnaissance du service que lui avait rendu le médecin Daniel, l'empoisonna avec du vin de Chypre; ensuite ses émissaires partirent pour Rome, et introduisirent dans la cité apostolique une foule de bandits qui brisèrent les statues de Grégoire, déchirèrent ses portraits dans les basiliques, et remplacèrent ses armoiries par celles de Jean XXIII. Intimidés par ces démonstrations, les sénateurs envoyèrent une députation à Pise, pour prêter serment d'obéissance et de fidélité à Balthasar, et pour le supplier de venir prendre possession du Vatican. Le rusé pontife eut d'abord l'air de ne point se soucier de leurs offres; ensuite il feignit de céder aux sollicitations, et annonça qu'il consentait à retourner à Rome.

Huit jours après, Jean XXIII faisait son entrée dans la ville sainte, accompagné de ses cardinaux et suivi d'une armée formidable. Le jour de son arrivée il célébra l'office divin dans la basilique de Saint-Pierre, et bénit solennelle-

ment la bannière de l'Église, qu'il confia à la garde de Louis d'Anjou; il bénit également l'étendard du sénat et du peuple, et le donna à Paul des Ursins, en le nommant grand gonfalonier et généralissime des troupes du saint-siège. Le soir, il donna une fête magnifique dans laquelle fut déployé tout le luxe des saturnales des Néron et des Caligula; et le lendemain, à son réveil, pour avoir, sans doute, plus d'un point de ressemblance avec ces tyrans, il fit décapiter plusieurs seigneurs et magistrats qu'il soupçonnait de favoriser son compétiteur Grégoire.

Ces exécutions sanglantes ne suspendirent pas néanmoins les réjouissances publiques, et le saint-père continua pendant un mois entier à donner à ses hôtes le spectacle de ses dégoûtantes orgies. Toutefois Jean XXIII eut à repousser une tentative de Ladislas, qui, informé du mécontentement général, avait conçu l'espoir de reprendre Rome par un coup hardi; et, à la faveur de la nuit, avait débarqué à Ostie avec cinq mille chevaux et trois mille hommes de pied. Déjà le prince apercevait les murailles de la ville sainte, lorsque Paul des Ursins déboucha tout à coup par un défilé à la tête de quinze cents cavaliers, prit ses troupes en flanc et les tailla en pièces: le roi avait été vendu par son confesseur, et son projet avait été livré à ses ennemis.

Cette victoire assura à Jean XXIII une grande prépondérance en Italie et dans les autres royaumes; il fut reconnu comme pape légitime en France, en Angleterre, et bientôt en Allemagne, où l'empereur Robert, qui venait de mourir, laissait le champ libre aux ambitions. Jean envoya des nonces aux électeurs pour les engager à nommer roi des Romains le

frère de Wenceslas, Sigismond de Luxembourg, déjà souverain de Hongrie, qu'il affirmait être le seul capable de relever la puissance de l'Église et de l'empire. Le motif réel qui engageait le pape à favoriser cette élection, était le désir de se ménager l'appui d'un souverain puissant et ennemi personnel de Ladislas. Sa politique lui réussit à merveille; des ambassadeurs hongrois vinrent aussitôt en Italie renouveler leur serment d'obédience devant la Confession de saint Pierre, et solliciter en même temps le secours des armes temporelles et spirituelles de l'Église contre les ennemis de Sigismond et particulièrement contre les Vénitiens.

Balthasar s'engagea à fulminer les anathèmes les plus terribles contre Venise, sous la condition toutefois que le roi de Hongrie lui restituerait les domaines capturés par ses prédécesseurs, et qu'il lui payerait les redevances tombées en désuétude depuis les derniers troubles. Il publia alors une bulle qui conférait la légation du royaume à Branda de Castiglione, évêque de Plaisance, avec ses pleins pouvoirs pour faire exécuter les conditions du traité. Il envoya ensuite en France le métropolitain de Pise et l'évêque de Senlis en qualité de nonces, et les autorisa à lever les décimes sur les bénéfices ecclésiastiques, et à s'emparer des héritages des évêques et des archevêques morts depuis son exaltation.

Néanmoins, avant de mettre ce dernier projet à exécution, il chercha à se rendre favorables les docteurs de l'université, et il leur accorda de grands privilèges. Mais ses démarches n'eurent pas le résultat qu'il en attendait; le corps universitaire repoussa les prétentions du saint-père, et dans une assemblée solennelle prit les conclusions suivantes : « Il ne

» sera accordé en France aucun subside au pape; et s'il veut
 » contraindre les citoyens par la force temporelle ou par les
 » censures spirituelles à lui payer un tribut, ses collec-
 » teurs, ses légats et lui-même seront déclarés ennemis
 » du roi, et punis comme tels dans leurs biens et dans leurs
 » personnes. »

Cette décision eût découragé tout autre que Jean XXIII; mais un prêtre ne renonce pas aussi facilement à ses desseins; il changea seulement ses batteries. Ne pouvant dépouiller les peuples sous le prétexte des dîmes, il adressa au roi Charles et à l'Université des lettres suppliantes pour leur réclamer des secours en hommes et en argent, afin qu'il pût résister aux ennemis de l'Église, qui s'étaient réunis, disait-il, à l'impie Ladislas pour rétablir l'antipape Grégoire XII sur le saint-siège. Il adressa également des bulles aux évêques du royaume et au parlement de Paris, affirmant au nom du Christ, que si on ne lui envoyait pas d'argent, il lui serait impossible de sauver la religion de l'abîme où le schisme l'avait précipitée. Jean mendia avec une onction si persuasive, que les seigneurs, les prélats, le parlement et l'Université elle-même, consentirent à lui accorder quelques secours.

Sa sainteté fut plus heureuse en Provence, en Savoie, dans le Portugal, dans l'Achaïe, dans la Macédoine et dans les îles de la mer Égée qui étaient encore au pouvoir des chrétiens : les princes qui gouvernaient ces contrées autorisèrent le pape à lever des décimes sur le clergé et à piller les fidèles; ce qui le mit en état de poursuivre ses projets contre Ladislas. Il fut du reste fort bien secondé par Louis d'Anjou, qui avait hâte de réunir sur sa tête la double

couronne de Naples et de Sicile; les deux alliés rassemblèrent leurs forces et marchèrent contre le roi de Naples, qu'ils rencontrèrent sur les bords du Gariglian.

Dans la nuit, l'armée des confédérés passa la rivière, partie à gué et partie sur des pontons, et tomba sur les troupes de Ladislas à la pointe du jour. « L'attaque commença de part » et d'autre avec des cris terribles, dit le moine de Saint-Denis dans sa chronique; au même instant, l'air fut obscurci » d'un nuage de traits qui portèrent la mort dans tous les » rangs. Alors les combattants se joignirent et s'attaquèrent » à l'arme blanche, avec une fureur telle que les soldats paraissaient être des bêtes féroces plutôt que des hommes; » il y eut une mêlée affreuse, dans laquelle on ne voyait que » des épées, des lances et des haches qui se levaient et » s'abaissaient avec la rapidité de l'éclair. Les ruses de » guerre furent oubliées; soldats et chefs, tous ne songeaient qu'à égorger; enfin le nombre triompha: les » bandes de Ladislas furent taillées en pièces, et lui-même » ne put échapper au vainqueur qu'en se sauvant dans un » château voisin, appelé Roche-Sèche, où il avait trois mille » hommes de réserve. Lorsque le carnage eut cessé, le pillage commença; et l'inepte Louis d'Anjou, au lieu de poursuivre les débris de l'armée sicilienne et de profiter de la » victoire qu'il avait remportée, s'endormit dans l'enivrement du succès et retourna triomphalement à Rome, traînant à sa suite ses prisonniers et les étendards enlevés à » Ladislas. Il fut reçu à son entrée dans la ville sainte par le pontife, entouré de ses cardinaux et d'un nombreux » clergé; le porche de la basilique de Saint-Pierre fut pavoisé

» comme pour un triomphateur, et les drapeaux, encore tout » souillés de sang, furent arborés sur le maître autel. »

Balthasar renouvela ensuite les anathèmes prononcés contre le prince vaincu, excommunia ses descendants jusqu'à la troisième génération, les déclara déchus des trônes de Naples et de Jérusalem, et couronna solennellement le vainqueur. Mais pendant que l'on célébrait par des fêtes le succès du prince français, son compétiteur ralliait les débris de son armée et levait de nouvelles troupes; de sorte qu'il fut bientôt en état de tenir la campagne et de reprendre les hostilités, tandis que Louis d'Anjou, qui avait laissé son armée se désorganiser, se trouva dans l'impossibilité de lutter contre Ladislas, et fut obligé de repasser en France.

Jean XXIII, qui se voyait exposé par ce départ précipité à de cruelles représailles, songea à sa sûreté personnelle, et se hâta d'envoyer des agents secrets à Ladislas pour négocier la paix: le prince, qui était encore sous l'impression de sa défaite, accueillit avec joie les propositions du pape, et conclut un traité dont les conditions étaient également honteuses pour les deux partis. Balthasar reconnaissait Ladislas légitime roi de Naples, s'engageait à le remettre en possession de la Sicile, et à lui fournir des troupes; il le nommait grand gonfalonier de l'Église romaine, et attachait à ce titre une pension de deux cent mille ducats, hypothéquée sur les villes d'Ascoli, de Viterbe, de Pérouse et de Bénévent; enfin il lui faisait l'entière remise de la rente de quarante mille ducats que Naples devait au saint-siège depuis dix années. De son côté, Ladislas s'engageait à reconnaître Jean XXIII seul légitime souverain de l'Église; il faisait serment de

contraindre Grégoire XII à renoncer au pontificat, en lui donnant en échange une pension de cinquante mille ducats, le gouvernement de la marche d'Ancône, et trois chapeaux de cardinaux pour ses parents.

En conséquence de ce singulier traité, le prince signa la déclaration suivante : « Après avoir douté quelque temps » de la régularité de la promotion de Balthasar Cossa à la » chaire apostolique, nous avons recherché les lumières de » la vérité, et il a plu à Dieu de nous faire connaître que » Jean XXIII avait été élu canoniquement. C'est pourquoi, » en notre nom et en celui de tous nos sujets, nous lui pré- » tons serment d'obédience et de fidélité. »

Pendant la conclusion de ce marché entre l'autel et le trône, Grégoire se trouvait enfermé à Gaète, sous la protection du prince qui venait de le vendre à son ennemi. Quoique prisonnier, le saint-père ne voulut pas céder, et dès qu'il eut connaissance de cette trahison insigne, il assembla sa cour afin de déterminer le meilleur parti à prendre pour échapper au péril.

On décida immédiatement que le pape et ses cardinaux s'embarqueraient pour la marche d'Ancône et iraient réclamer l'appui de Charles Malatesta, duc de la province. Grégoire vint en effet fixer sa résidence à Rimini, d'où, selon la coutume des papes, il foudroya d'anathèmes tous ses compétiteurs ainsi que leurs adhérents.

Depuis son traité avec le roi de Naples, Jean XXIII gouvernait Rome en despote absolu, accablant les citoyens d'exactions, et n'épargnant ni ses cardinaux ni les officiers de sa cour, car Théodoric de Niem rapporte qu'il invitait les

ecclésiastiques de son obédience à des festins pour faire un appel à leur bourse, sous le nom de collecte de la cène. Voici, ajoute l'auteur, comment le saint-père s'y prenait : « Il » faisait verser à ses convives des vins généreux, et quand » l'ivresse avait gagné toutes les têtes, il appelait des camé- » riers qui présentaient des urnes vides dans lesquelles cha- » cun mettait son offrande. Ceux qui se dispensaient d'as- » sister aux orgies de Balthasar Cossa n'échappaient point » pour cela à sa cupidité; les officiers de la chambre apo- » stolique venaient le lendemain leur présenter des quittances » de sommes empruntées au saint-père; ceux qui préten- » daient ne point avoir de dettes étaient immédiatement » arrêtés, conduits dans les cachots du Vatican, et torturés » par les inquisiteurs, qui les forçaient, selon l'expression » pittoresque de Jean, « à délier la bourse. »

Il établit en outre des impôts sur le vin, sur les blés, sur le sel, et même sur la main d'œuvre des artisans; enfin, à l'exemple des rois de France, il altéra les monnaies et ruina entièrement le commerce de l'Italie inférieure. Toutes les richesses qu'il arrachait aux peuples étaient partagées entre ses concubines et ses mignons, ou étaient englouties dans des travaux de bâtisses inutiles ou ridicules; c'est ainsi qu'il dépensa des sommes prodigieuses pour faire relever la muraille intérieure du bourg de Saint-Pierre, et pour faire pratiquer un chemin dérobé entre les parois des murailles, afin de pouvoir introduire secrètement dans son palais les victimes de ses débauches ou de sa tyrannie.

Malgré la paix apparente qui existait entre le pontife et le roi de Naples, ces deux ambitieux ne s'en faisaient pas moins

une guerre tacite, comme il fut aisé de le voir à l'occasion du concile qui avait été convoqué au Vatican pour confirmer les actes du synode de Pise. Le prince défendit à Jean de retarder l'époque de cette assemblée, et sur son refus d'obtempérer à ses désirs, il fit occuper les environs de Rome par ses troupes et empêcha les prélats étrangers d'entrer dans la ville sainte. Il en résulta que cette réunion fut très-peu nombreuse, quoique le pontife lui donnât orgueilleusement le titre d'œcuménique.

Clémangis rapporte un incident fort bizarre qui vint malencontreusement troubler les délibérations de ce concilia-bule: « Dès l'ouverture de la première session, dit-il, après la » célébration de la messe du Saint-Esprit, on vit tout à coup » un hibou s'envoler d'un angle de l'église et venir s'abattre » sur la draperie du trône pontifical, d'où il regardait fixe- » ment Jean XXIII. Chacun des prélats manifestait son éton- » nement de ce que cet oiseau, ennemi de la lumière, sortait » en plein jour de sa retraite; les uns en tiraient de funestes » présages, les autres ne pouvaient s'empêcher de sourire, » et disaient que le Saint-Esprit avait pris une forme étrange » pour descendre au milieu d'eux; le pape seul, dominé par » une crainte superstitieuse, ne put soutenir l'immobilité du » regard fauve du hibou; il descendit de son trône et sortit » de la basilique; les assistants suivirent son exemple, » et laissèrent le champ libre à l'oiseau de Minerve. Le len- » demain la même scène se renouvela: à peine le proto- » notaire eut-il commencé la lecture du programme du » concile, que le hibou prit son vol, et après avoir fait plu- » sieurs fois le tour de la nef, vint comme la première fois

» s'abattre sur le dais pontifical. Jean, plus maître de lui que » la veille, resta calme, et ordonna aux Pères de tuer cet » animal qui venait troubler leurs saintes délibérations. » Aussitôt les cardinaux, les évêques, les abbés, poursui- » virent le hibou en jetant après lui leurs crosses et leurs » bonnets, le traquèrent de toutes parts, et le firent tomber » haletant sur le maître autel, où il fut écrasé par un » cardinal. »

Le calme s'étant rétabli dans l'assemblée, on reprit le cours des séances: on s'occupa d'abord de régulariser les préceptes qui commandaient de livrer aux bourreaux les réformateurs dont les doctrines étaient contraires aux croyances de l'Église romaine, et tendaient à renverser l'autorité pontificale.

Voici la bulle qui fut rendue à cette occasion: « Ainsi donc, » comme il s'est élevé des esprits audacieux, des docteurs » infâmes qui osent condamner la puissance souveraine que » le vicaire du Christ a reçue de Dieu lui-même, nous les » dénonçons aux fidèles comme des corrupteurs de la foi, » qui veulent écraser la religion sous les débris de l'Église: » et nous rangeons parmi eux les commentateurs des écrits » de l'abominable Jean Wiclef, cet infâme hérésiarque qui » appelle les papes de simples évêques, qui les accuse d'a- » voir anéanti les dogmes, le culte et la morale évangélique, » et d'avoir assujetti les fidèles aux pratiques et aux pompes » du paganisme. Ce rhéteur philosophe ayant soufflé son » esprit de corruption dans toutes les écoles de la chré- » tienté et dans les universités, nous avons résolu de » suivre les conseils de l'Apôtre et d'exterminer les hérési-